



JEAN-PIERRE SUEUR, Maire d'Orléans

## Question de temps

**18 février** C'est le temps du *zapping*, le temps des séquences courtes, des *clips*, des standards télévisuels où l'on présume qu'au-delà d'une minute de publicité l'attention faiblit. Le temps des interviews en vingt secondes, le temps de l'éphémère, du bombardement des images, de l'absence de fil conducteur, de la réticence devant toute continuité. C'est le temps des mobiles ou portables qui permettent à n'importe qui de faire irruption n'importe quand et n'importe où au milieu des conversations, des confidences, des réunions, des déjeuners, des dîners, des spectacles, des concerts et même des enterrements : leur petite musique découpe les temps, et les temps à l'intérieur des temps, en séquences courtes ou longues à l'intérieur d'autres séquences, et cela indéfiniment. C'est le temps de la vie qui s'émiette. C'est le temps des bribes, des brèves – surtout ne faites pas long ! –, du court, du rapide, du

vite lu, du vite dit, du vite pensé, du vite jugé. C'est le temps des *fast-foods* et des *drive-in*, du conditionné, du pré-emballé, du prédigéré, du vite consommé. C'est le temps du haché, du menu, du décousu, du discontinu, de l'interruption, de l'accumulation, du lacunaire et du fragmentaire. C'est le temps où, à force de couper le temps en morceaux, on perd le sens et la conscience du temps (mais peut-être est-ce l'objectif recherché ?).

Nombre d'enseignants m'ont dit qu'ils avaient du mal à capter longtemps l'attention des élèves sur le même sujet. Faut-il s'en étonner ? D'autres m'ont dit leur difficulté à enseigner, y compris à l'université, les relations logiques, les raisonnements, les enchaînements qui vont des causes aux conséquences. Faut-il, là encore, s'en étonner dès lors que nous vivons à l'ère de la juxtaposition ? S'il fallait céder à l'impérialisme des formes courtes, il faudrait congédier Marcel Proust et son

admirable syntaxe, sans compter Jules Romains (*Les Hommes de bonne volonté*), ce sont, bien sûr, les lecteurs), Paul Claudel (les "âmes captives" de la dernière ligne du *Soulier de Satin* sont, évidemment, les spectateurs). Et ne parlons pas (pour une fois) de Charles Péguy ! On m'objectera qu'il y a, de Louise Labé à Francis Ponge, de fortes traditions de la forme courte, que le sonnet en est la quintessence et que les *Pensées* de Pascal sont un chef-d'œuvre de l'écriture fragmentaire. Mais comment ne pas voir, dans ces œuvres et dans tant d'autres, ce que chaque ligne recèle de réflexion, de beauté, de passions et de larmes ? Que ce soit court ou long, le délayage est toujours détestable. Ne le confondons pas pour autant avec l'honnête mouvement de la pensée, explicite ou non, qui procède d'approximations, de conjonctures, de retours en arrière, de constructions logiques s'ordonnant peu à peu, d'avancées fulgurantes et, toujours, du long travail du conscient et de l'inconscient.

Faut-il rejeter en bloc le temps du *zapping* ? Faut-il voir dans ces propos un refus de modernité ? Non, bien sûr. Les technologies contemporaines ouvrent de formidables perspectives. Elles n'appellent pas au pessimisme. Nous ne sommes pas obligés – et ces technologies ne nous obligent pas – à céder à la tyrannie des formes courtes et du temps divisé. Tout dépend de l'usage que nous en faisons. Il nous faut garder, ou retrouver, aussi le sens de la durée, de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse qui s'accommode si mal des déclarations en trois phases, le sens du doute, de la réflexion, des méditations au fil de l'eau, des maturations de l'esprit, le temps du silence, de la vacuité, de la plénitude, de l'être, de la patience et de l'attente, le temps des fleuves, des villes des plaines et des forêts, en bref, le temps de la vie – qui est courte.